

Gabriel Chevallier MASCARADE



Extrait de la publication

le dilettante

Mascarade

DU MÊME AUTEUR

- Durand voyageur de commerce*, roman, 1929
La Peur, roman, 1930
Clarisse Vernon, roman, 1933
Clochemerle, roman, 1934
Propre à rien, roman, 1936
Sainte Colline, roman, 1937
Ma petite amie Pomme, roman, 1940
Les Héritiers Euffe, roman, 1945
Chemins de solitude, souvenirs, 1945
Le Guerrier désœuvré, souvenirs, 1946
Mascarade, cinq récits, 1948
Le Petit Général, roman, 1951
Le Ravageur, théâtre, 1953
Clochemerle Babylone, roman, 1954
Carrefour des hasards, souvenirs, 1956
Lyon 2000, histoire de Lyon, 1958
Olympe, roman, 1959
Les filles sont libres, roman, 1960
Miss Taxi, roman, 1961
Clochemerle les bains, roman, 1963
L'Envers de Clochemerle, propos d'un homme libre,
essai, réflexions, 1966
Brumerives, roman, 1968

Gabriel Chevallier

Mascarade

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture : Lucia Di Bisceglie d'après une photo de l'auteur.
Mascarade a paru pour la première fois
aux Presses universitaires de France en 1948.

© le dilettante, 2010
ISBN 978-2-84263-640-1

Ce monde-ci est une pauvre mascarade.
Voltaire

Crapouillot

I

Il y a des gens qui parlent tout le temps d'épopée avec un grand É, et qui ont écrit là-dessus des choses bien gracieuses. Mais ils ont une façon d'arranger l'épopée où je ne retrouve pas du tout les types que nous étions. J'aimerais en parler d'une façon plus conforme au genre de travail que nous faisons. Parce que l'héroïsme à jet continu, comme boulot quotidien pendant des années, c'est quand même un genre d'occupation plutôt spécial. Avec des formes de rigolade bien spéciales également. Ça n'empêche pas les « grandes figures », comme disent les solennels historiographes. Mais ces grandes figures avaient souvent une gueule tout à fait à part. J'en appelle aux souvenirs des copains.

Le colonel V... avait sa troupe bien en main. C'est une expression militaire qui peut s'entendre de différentes façons, selon votre position personnelle sur l'échiquier des hiérarchies. Il se trouvait ainsi, parmi les subalternes, des gens pour prétendre que le colonel était faux jeton, coquin sanguinaire, abominable vachard, etc. On peut, à la rigueur, retenir une de ces expressions. Quant à les accumuler sur la tête d'un seul homme, ça paraît excessif. Que resterait-il pour les autres?

On doit convenir que le colonel V..., méfiant, bilieux, agressif, était un joli échantillon de pas-commode, remarquable même dans l'armée, qui passe pour en produire pas mal. Son sourire avait la même réputation de rareté que l'héritage d'un oncle d'Amérique, à moins qu'il ne fût l'émanation d'une joie cruelle et malsaine. À la façon dont il s'efforçait d'attirer sur lui l'attention des états-majors, on supposait que V... postulait férocelement les étoiles. Mais c'est un travers commun à beaucoup de colonels. On ne saurait lui en tenir exagérément rigueur, ni le juger sur ce seul point.

La troupe appliquait au colonel le surnom de Crapouillot. Il faut dire, pour les gens qui ne le sauraient pas, que le crapouillot, très en honneur à l'époque des tranchées, est un engin de guerre particulièrement nocif, détestable au centre d'une réunion humaine. C'est un engin qui explose très fort et flanque tout à la renverse. Il présente aussi la particularité de s'amener en douce, avec un chuintement et un dandinement aériens qui ne révèlent son approche qu'au tout dernier moment. Vous avez juste le temps de vous jeter par terre, cependant que votre cœur s'affole comme une montre dont le mouvement prend la danse de Saint-Guy.

Nous avons tous, alors, une roublarde expérience de cet exercice instantané, le plat ventre, qui devrait figurer en tête de l'école du soldat. Au moindre sifflement aérien, il faut y aller immédiatement de votre plongeon, où que vous vous trouviez. On a vu des types piquer une tête dans la plus effroyable mouscaille qui soit, avec autant de ferveur qu'un pèlerin de La Mecque ou un baigneur du Gange. La pénible posture coïncide avec un étreignant frisson qui vous glace les moelles et l'exquise sensation qu'un vilebrequin fouille vos entrailles. Il est recommandé, durant ce rapprochement avec la poussière originelle, de recommander son âme à Dieu. Il s'agit d'ailleurs

du Dieu des armées, au fait du répertoire des corps de garde, qui tolère des invocations d'un genre bien spécial, auxquelles il arrivait qu'on mêlât les testicules du pape ou les mânes des plus noirs fornicateurs de la chrétienté. Ces invocations faites, chacun réagit à sa façon en se relevant. Le plus souvent, les guerriers sacrent comme d'affreux païens et lancent à l'ennemi des injures qui le comparent à tout ce qu'il y a d'ignoble et de nauséabond dans la création. On n'a que l'embarras du choix.

Il faut croire que la troupe établissait une analogie entre l'engin nommé crapouillot et le colonel V... Je suppose que la sournoiserie de l'approche et la violence de la déflagration justifiaient cette analogie. On disait couramment, à propos du colonel, des choses de ce genre : « Crapouillot, fils, va descendre sur ta guitoune et te cabosser la cocarde. » Un homme de grand sang-froid et d'une intrépidité inouïe, on disait de lui que c'était un type à faire foirer Crapouillot. On citait parmi ces types formidables le lieutenant Civry et le capitaine Gerbinay, qui avaient osé tenir tête à V..., l'un et l'autre en invitant le colonel à venir faire avec eux un petit tour du côté des Boches, pour examiner de près la situation militaire. « Quinze jours de Crapouillot », ça voulait dire : la prison. Enfin le sergent Legonnec, de la 3/2, usait d'un extraordinaire vocabulaire pour parler de Crapouillot. C'était un Breton qui employait des comparaisons maritimes. Il disait par exemple, à propos d'une inspection intempestive, que Crapouillot « nous était arrivé par le travers de la brigantine comme un dégueulasse paquet de mer ». Au repos, il annonçait « des sacrés roulis de Crapouillot à lâcher ses tripes par-dessus bord, avec ses vivres de réserve et son titre de permission ». Il disait du commandant Paganon, qui avait du colonel une terreur insurmontable, « qu'un coup de Crapouillot lui avait arraché le gouvernail et désaimanté la boussole ».

Pour Crapouillot lui-même, « il gouvernait sur l'étoile Polaire ». (L'étoile Polaire, c'était le général.) Mille comparaisons de ce genre, qui faisaient notre joie, avaient rendu le sergent Legonnet célèbre au régiment. Elles ne servaient pas moins la célébrité bien spéciale de Crapouillot. Peut-être commence-t-on à comprendre quelle sorte d'homme était celui-ci.

Un chef, comme on peut voir.

Nous tenions un secteur des Vosges où nous venions de passer l'hiver. Nous y avons surtout lutté contre le froid. Les nécessités d'une existence d'Esquimaux ne laissaient guère de loisirs pour la stratégie et les entreprises d'enfoncement du front. En dehors des heures de créneau, nous menions une vie de bûcherons, à transporter et débiter des sapins que nous allions chercher dans la forêt. Le Boche, pas plus belliqueux que nous, et non moins frigorifié, ne pensait de son côté qu'à se chauffer, manger des nourritures grasses et avaler des boissons brûlantes. Les montagnes, la nuit, ressemblaient à de grands icebergs dont les parois scintillaient aux clartés d'une lune boréale. Il régnait à l'infini un déprimant silence de Spitzberg. Les veilleurs sentaient le sang se figer dans leurs veines. On ne pouvait rêver que d'un coin du feu, toutes portes closes. Nul ne songeait à se battre dans ce climat polaire.

Cela ne faisait pas l'affaire de notre Crapouillot. Il avait la terrible manie de prendre des initiatives guerrières, comptant que le bruit en arriverait jusqu'au Troisième Bureau, qui est celui des opérations, et qu'il se ferait ainsi remarquer. Il pensait à ses futures étoiles à n'en pas dormir. Il faisait des rondes nocturnes pour réveiller ses chefs de bataillon. Ceux-ci, de mauvais poil, se mettaient à leur tour en chemin et venaient

réveiller les commandants de compagnie. Lesquels portaient tanner leurs chefs de sections. Et c'était le soldat qui trinquait en dernier ressort, comme d'habitude.

Les étoiles de Crapouillot, si nous avions pu les lui coudre sur les manches, c'eût été de grand cœur, à condition qu'il allât commander plus loin. Nous le jugions fort capable, pour les décrocher, de monter une affaire où nous n'aurions rien d'autre à gagner que la croix qui se porte sur le ventre, la fameuse croix de bois.

L'hiver fondait et le printemps s'annonçait à des câlineries de l'air. Du sol montait une vapeur tiède et humide. Les sapins s'étaient dépanachés de neige, du vert commençait à paraître, de-ci, de-là, tendre et velouté. On entendait, pimpants et vifs, des trilles d'oiseaux, qui se moquaient pas mal du canon. Nous avions retiré nos passe-montagnes, on saisissait à main nue l'acier des armes. Les permissionnaires qui rentraient nous parlaient de la beauté toute neuve des femmes, de leurs doux nichons tressautants, pareils à des bouquets de lilas blanc dans les corsages. Ça nous fichait drôlement la transe.

Quelques fleurettes se montrèrent aux pentes du ravin, en arrière de nos positions. La sève bruissait autour de nous, et bruissait aussi en nous. La vie se fit plus remuante, plus extérieure. On laissa les poêles s'éteindre, on cessa de couper du bois. Des bruits de pelles et de voix rugueuses nous arrivaient, par vent d'est, des tranchées allemandes. En face, les Boches également s'ébrouaient, se désankylosaient les membres. Ils devaient remettre en état leur secteur, recharger de rondins leurs abris. C'étaient des Boches soigneux, boulot-boulot, qui balayaient devant leur porte et cultivaient assidûment le barbelé.

Rien de mauvais ne s'annonçait encore et nous ne tenions pas à donner le signal. Nous connaissions la règle du jeu entre les deux camps : ne me cherche pas, je te laisserai tranquille.

C'est alors que le colonel fit circuler une première note relative à *l'esprit de combativité*. Crapouillot ne pouvait supporter que son secteur ne fit pas un diabolique tintamarre d'explosions et ne se signalât par une consommation intensive de projectiles. Il voulait à toute force détruire du Boche, disant que nous étions rassemblés pour la même tâche. Malheureusement, comme le faisait remarquer Legonnect : sur un bateau, le type du rouf a plus de bon temps que le soutier. Et nous étions bien les soutiers de la guerre, dans les éboulis de nos tranchées, au fond de nos abris moisis où nichaient de gros rats charpateurs.

L'esprit combatif, nous n'en manquions pas à l'occasion, c'est-à-dire à la dernière extrémité. Quand nous étions pris dans les ouragans sismiques d'une attaque, pour sûr nous avions plus envie de zigouiller les types d'en face que de laisser notre propre peau sur le carreau. En ces occasions, on tue beaucoup pour se préserver et se venger qu'on vous ait amené là. Mais enfin, l'essentiel c'est de tuer, n'importe comment, avec humour, délectation, horreur ou épouvante, puisque le général l'a décidé. Quand il fallait absolument tuer, nous tuions aussi bien que d'autres, et tout nous était bon, fusil, grenade, baïonnette. On connaissait même des dilettantes du couteau. On nous avait distribué en 1915 d'énormes coutelas, comme en manient les bouchers pour débiter l'aloyau. Mais c'est quand même deux choses assez distinctes, de tailler dans du rosbif mort, ou de plonger le fer dans un ventre humain vivant, fût-ce un ventre de Hun. Les rares adeptes du couteau se distinguaient par un genre spécial, et, à la douche, par des tatouages très curieux. C'étaient d'ailleurs des types qui faisaient du travail efficace

dans les tueries, et parfois un travail formidable, s'ils étaient convenablement saouls.

Par contre, nous jugions idiot de tuer à tort et à travers, dans un secteur paisible et qui ne demandait qu'à rester bucolique. C'est ainsi que nous tenions chaque jour au bout de notre cran de mire quelque Boche qui ne se savait pas vu dans sa tranchée. Personne n'aurait eu le cœur de faire sauter la tête d'un type occupé à écrire à sa payse. Il était désarmé comme nous l'étions nous-mêmes à d'autres moments.

Nous pensions que l'agressivité avait sa raison d'être dans les secteurs de grande bataille, et point du tout dans d'autres. Nous savions par expérience que les pertes se balançaient dans les deux camps, en vertu d'un raisonnement mathématique. Si les Boches recevaient dix rafales de notre 75, ils nous retournaient sensiblement le même nombre de rafales de 77 ou de 105. Ils tenaient de même leur comptabilité bien en règle pour les grenades, les bandes de mitrailleuse et les torpilles. Pour ça, les Boches ne restaient jamais débiteurs. La chose une fois réglée, ils se tenaient peignards, sans chercher à envenimer le conflit. Nous faisons de même.

Bon gré, mal gré, il fallait obéir au Vieux et se mettre à canarder, histoire de faire des bruits guerriers. Mais tout ce qui explosait n'allait pas frapper dans les lignes ennemies. Des grenades, mollement lancées, éclataient à quelques mètres de nos parapets, sans dommage pour personne. Le Boche procédait de la même conciliante façon. Cela permettait d'alimenter un feu nourri et de faire un chahut propre à réjouir Crapouillot, et sans doute le colonel allemand. Ils devaient s'émerveiller, l'un et l'autre, que de telles débauches de projectiles fissent si peu de mal à leur propre troupe, alors qu'elles en faisaient énormément à l'ennemi. Ils devaient se dire qu'ils avaient de sacrés fameux

soldats, bougrement expérimentés et bougrement astucieux.

Expérimentés, nous l'étions en effet. Et armés d'un bon sens qui nous rendait souvent plus de services que notre Lebel. C'est que nous vivions depuis longtemps au contact des vraies réalités de la guerre. Nous savions mieux que personne – bien mieux certainement que les messieurs de Chantilly ou de Compiègne – combien est importante, en vue de la victoire finale, la politique d'économie des effectifs. Et nous étions mieux placés que quiconque pour comprendre que le soin de ménager l'effectif, là où on le conduisait, incombaît à l'effectif lui-même. Nous pensions tous plus ou moins à l'échéance du « dernier quart d'heure ».

Crapouillot, lui, voyait la guerre d'une façon plus suave et synthétique, au moyen de plans directeurs et de théories napoléoniennes. Il vivait dans son PC comme il aurait pu villégiaturer en montagne sur le conseil de son médecin. Dans cette guerre de tranchées, où l'on prenait bien le temps de s'installer, les colonels l'avaient belle. Le nôtre, flanqué de son état-major, occupait à l'arrière, au cœur de la forêt de sapins, une série de beaux abris, véritables chalets où l'on aurait pu organiser des raouts. Il y disposait de secrétaires, cuisiniers, ordonnances, cyclistes, agents de liaison, et une petite cour d'officiers, qui s'asseyait à sa table, réglait ses comportements sur son humeur. Évidemment, quand on pense à l'humeur de fond de notre colonel, on peut se dire que ces officiers n'avaient pas énormément de chance. Pourtant, malgré la sale bouillote du Vieux et son caractère de cochon, ils en avaient encore bien plus que nous, et plus de confort. Pour la situation du PC, elle était si heureusement choisie que les obus ne s'égarèrent jamais par là.

Dans une position si excellente, d'autres se seraient peut-être amollis. Mais Crapouillot ne pouvait se plaire dans ce site

confortable et grandiose que si les crêtes, en avant de lui, étaient couronnées de rugissements, de flamboiements et secouées par des écroulements volcaniques. Au plus fort de ces fracas, l'animal exultait, pensant jouer un rôle capital dans ce concert de foudres, et jouer de surcroît un bon tour de salaud à son confrère boche. Il téléphonait sans arrêt, soit aux lignes avancées, soit à l'échelon de la division. Il espérait chaque fois tenir sa bataille, quelque chose qui fût digne du communiqué et de l'attention du Troisième Bureau. Il dépêchait vers l'avant, de quart d'heure en quart d'heure, des agents de liaison, avec mission de lui rapporter d'urgence des renseignements. Ça n'enchantait pas les pauvres types, qui devaient grimper le long de sentiers battus par les shrapnells des tirs de barrage. Et quand ils arrivaient là-haut, trempés de sueur, haletants, avec le sentiment d'avoir accompli une action d'éclat, ils tombaient sur des bougres pas même émus, qui leur répondaient tranquillement :

– Il y a une petite explication à la cote 1103. Ça va durer une heure, comme d'habitude.

Si les pauvres types insistaient, on leur répondait :

– Vous direz au colonel que le commandant est parti en ligne se rendre compte personnellement.

Ça coupait court. Parfois, c'était le commandant lui-même qui faisait la réponse. Il n'était pas couillon au point d'aller se faire bigorner sans nécessité. Il se tenait à la porte de son gourbi, fumant sa pipe, à écouter où ça tombait et la cadence des coups. Il avait l'habitude des bruits et savait quelles batteries tiraient sur son secteur. Il faisait confiance à ses commandants de compagnies, des gaillards qui connaissaient leur affaire. Ceux-ci savaient pouvoir compter sur leurs chefs de sections, et ainsi de suite. Plus on allait vers l'avant, moins il y avait de panique. Inutile donc de faire démolir du monde

pour des humeurs et des impatiences. Car il ne se passait généralement rien d'anormal, rien dont nous n'eussions l'expérience. Et ça se jouait toujours de la même façon.

Environ deux fois par mois, les choucrouteux se fâchaient pour de bon et tentaient un coup de main. (Ils devaient avoir leur équivalent de Crapouillot, avec un esprit boche de combativité.) La chose s'annonçait une heure ou deux avant la tombée de la nuit. Brusquement arrivait sur le secteur une formidable rafale de torpilles, d'obus et de projectiles de tout genre. C'est à ce moment qu'il fallait se grouiller pour ne pas se faire bicher. Sautant sur nos armes, nous lâchions en courant la première ligne. On se repliait sur la position de soutien et les boyaux de flanquement. Nous y restions groupés, à l'abri d'une contre-pente, en formation de combat. Quelques veilleurs avancés surveillaient l'approche éventuelle de l'ennemi. Nos barrages se déclenchaient : batteries et canons de tranchée donnaient à fond. En deux minutes, c'était le grand barouf apocalyptique. Il valait mieux se tenir loin de cette fureur.

La guerre est en grande partie un art d'esquive. Il faut avoir assidûment fréquenté les premières lignes pour le comprendre. Sur ce point-là, nous étions très à la coule, tous bien d'accord, soldats et gradés. Nous estimions le secteur mieux gardé par des vivants qui se tenaient en retrait que par des morts enfouis sous les décombres. La méthode était bonne, puisque le secteur ne fut jamais pris. Quelques Boches vinrent sans doute le visiter à la faveur des bombardements. Le trouvant désert et marmité à fond, ils se hâtèrent de rentrer chez eux.

Tout cela était pour nous archi-connu. Grâce aux dispositions prises, les Boches, avec des milliers et des milliers de projectiles, nous faisaient à peine quelques victimes.

II

Nous eûmes, en ce début de printemps, une chance extraordinaire. En trois semaines, malgré les bombardements périodiques et nos démonstrations d'agressivité, le bataillon n'éprouva aucune perte.

On ne peut compter comme pertes : une jambe cassée en sautant dans un boyau, un pied entamé par un coup de pioche, un crâne fêlé pour avoir donné violemment dans une poutre, l'ébouillantage d'un cuisinier, ni même une cuisse traversée par une balle jaillie du browning d'un maladroit et encaissée par un type qui dormait sur sa paillasse. Ce n'étaient qu'accidents, considérés comme des coups de veine, parce qu'ils procuraient aux intéressés un petit stage à l'arrière.

Cette chance extraordinaire aurait dû réjouir notre chef de corps : il était magnifique de faire la guerre à si peu de frais. Mais le colon ne l'entendait pas comme ça. Il avait le goût du carnage, Crapouillot ! Ceux qui l'approchèrent durant cette période furent unanimes à dire qu'il ne décolerait pas, déclarant qu'on se foutait de lui, qu'on le déshonorait, qu'il n'avait pas passé par l'École de Guerre pour venir commander des rossards de combattants qui étaient de sordides petits épargnants de leur peau. Ce qui acheva de le mettre en fureur,

ce fut cette balle dans une cuisse, tirée au repos, dans un baraquement. Qu'est-ce que ça ressemblait un seul blessé en plusieurs semaines, et par accident ? N'y tenant plus, il rédigea une note « personnelle et confidentielle » à l'adresse de ses chefs de bataillon. Là il fit une gaffe : il y a des choses qu'on peut dire, mais qui ne s'écrivent pas.

Cette note n'était pas piquée des hannetons. Elle suffoqua les commandants. Chacun d'eux la mit dans sa poche et partit visiter ses commandants de compagnie pour la leur montrer. Elle traitait toujours du fameux esprit d'agressivité. Avec ce raffut que faisaient les canons, les minen, les torpilles et tout le sacré fourbi, ça ressemblait à quoi des états de perte *néant* ? Est-ce que les Boches ne savaient plus tirer, ou quoi ? Est-ce qu'ils mettaient des bonbons anglais dans leurs torpilles ? Alors c'était un parti pris de tirage au flanc, un refus dégoûtant de verser le sang, une conspiration pour rendre le colonel ridicule ? La note se terminait sur ces mots impératifs : *je veux des morts*.

Examinons la chose de sang-froid.

Certainement, il existait à la même époque d'autres colonels qui voulaient des morts dans leur régiment, et des généraux de division dans leur division, et des généraux d'armée dans leur armée. C'est que ces officiers supérieurs, quand ils avaient des morts dans leur unité, y voyaient la présomption que l'ennemi en avait également dans les siennes. Et, comme ils parlaient de présomptions optimistes, fondées sur la conviction de leur supériorité militaire, plus ils comptaient de morts dans leur unité, plus ils avaient tendance à se réjouir. En matière de pertes, les belligérants ne disent jamais la vérité, car ils ne veulent ni troubler l'opinion ni renseigner l'ennemi. On table donc sur une arithmétique spéciale qui consiste, pour chiffrer les morts de l'adversaire, à multiplier

propos de son propre cœur. Est-ce que le cœur du vieux, à son tour, se détraquait? Il devint très pâle, ouvrit la bouche pour un grand appel d'air, parce qu'il ressentait une atroce impression d'étouffement. Mais il n'eut pas à refermer la bouche. Ses bras glissèrent le long de son corps, qui s'affaissa contre le dossier de la chaise. Et il resta là, fixant le vide, devant la table encombrée de terre et de débris, sous la clarté livide de l'ampoule électrique – immobile dans cette lumière crue qui brillait funèbrement dans la nuit.

Le vieux était mort.

Table

Crapouillot	9
Tante Zoé	91
Le perroquet	141
Le sens interdit	201
Le trésor	251